

Drummond : le réel

Michel Peterson

Qui veut sentir les crêtes et les creux des vibrations *mineiras* et citadines de la poésie de Carlos Drummond de Andrade doit prendre la mesure, certes illimitée, de l'espace du modernisme brésilien. Contestataires radicaux, mais forts autant de l'expérience baroque du XVII^e siècle génialement propagée par Gregório de Matos (1636-1695) que des sauts périlleux des avant-gardistes et symbolistes Pedro Kilkerry (1833-1902) et Cruz e Souza (1861-1898), Oswald de Andrade, par son œuvre cuisinière (ça tripatouille ferme dans le corps tropique...), et Mário de Andrade, dans sa gestique anti-épique, veulent rompre violemment avec le colonialisme économique et culturel pour proposer une *nouvelle* perspective, une *nouvelle* échelle, construites de «*sens pur*», toujours intensément actuel : «Travailler contre le détail naturaliste – par la *synthèse* ; contre le morbide romantique – par l'*équilibre* géomètre et par le *fini* technique ; contre la copie – par l'*invention* et la *surprise*¹». Labeur du *hic et nunc*, sans contredit. Il ne s'agit pas de dénier le passé mais, au contraire, de le faire agir dans l'expression présente de la vie.

Ce qui ne va pas sans contrer bien d'autres choses encore. Par exemple, ainsi qu'il est stipulé dans le célèbre manifeste cité, en Première Dentition, An 1,

¹ Oswald de Andrade, «Manifeste de la poésie Bois-Brésil», dans *Anthropophagies*, trad. Jacques Thiériot, Paris, Flammarion, 1982, p. 261.